

CHERUB 16

Hors-la-loi

Traduit de l'anglais par Antoine Pinchot

www.cherubcampus.fr
www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : xxxxx.
© Robert Muchamore 20xx pour le texte.

ISBN : 978-2-xxx-xxxx-x
N° d'édition : L.10EJDN00XXXX.N001

casterman

© Casterman 2014 pour l'édition française
Achévé d'imprimer xxx.
Dépôt légal : xxx 2014 ; D.2014/0053/xxx
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Avant-propos

CHERUB est un département spécial des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du Royaume-Uni. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le pays. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus » dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Ils sont généralement recrutés entre six et douze ans, parfois plus tôt lorsqu'ils accompagnent une sœur ou un frère aîné. Ils sont autorisés à participer aux missions d'infiltration dès l'âge de dix ans, pourvu qu'ils aient obtenu la qualification opérationnelle à l'issue du programme d'entraînement initial de cent jours. Les recrues sont sélectionnées au regard de leurs facultés intellectuelles, de leur endurance physique, de leurs capacités à résister au stress et de leur esprit d'initiative.

L'organisation remplissant à la fois les fonctions d'internat scolaire et de centre de renseignement opérationnel, elle

dispose d'importantes installations sportives, éducatives et logistiques. De ce fait, CHERUB compte davantage de personnel que d'agents : cuisiniers, jardiniers, enseignants, instructeurs, techniciens et spécialistes des opérations d'infiltration.

ZARA ASKER occupe le poste de directrice de CHERUB.

Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

PREMIÈRE PARTIE

Décembre 2012

1. Cash

KENTISH TOWN, NORD DE LONDRES

La neige tombée au cours des jours précédents avait formé de larges plaques de glace sur le trottoir. Craig Willow, son écharpe de Tottenham remontée sur les oreilles, foulait d'un pas prudent la rue bordée de maisons de style victorien. Sa haute stature et son nez cassé trahissaient son passé de boxeur, mais deux décennies s'étaient écoulées depuis qu'il avait fait ses adieux à la compétition.

Si la plupart des habitations avaient été rénovées et investies par des Londoniens aisés, le bâtiment qui occupait le numéro seize se trouvait dans un profond état de délabrement. Sa façade était zébrée de fissures et ses antiques fenêtres à guillotine voilées par une couche de crasse verdâtre.

Craig gravit les marches menant au perron puis pénétra dans le hall. Jusqu'en 2009, la maison avait fait office de foyer pour étudiants. Sur le mur de gauche se trouvaient un compteur électrique, une rangée de casiers et un téléphone à pièces désormais hors service.

Il se tourna vers la droite, ôta ses gants en peau de mouton, se frotta énergiquement les mains puis frappa à la porte métallique d'un appartement en duplex. Deux secondes plus tard, des bruits de pas précipités parvinrent à ses oreilles.

— C'est toi, Craig? fit une voix teintée d'accent gallois.

— Non, c'est ce putain de père Noël en avance d'une semaine ! Tu n'as pas jeté un œil à l'écran de surveillance avant de descendre au rez-de-chaussée ?

— Désolé, mais Hagar a insisté pour que tous les visiteurs donnent le mot de passe.

Craig serra les poings.

— OK, le voilà ton mot de passe : ouvre la porte, tête de nœud, ou je traverse le mur pour défoncer ta sale petite gueule !

Après quelques secondes de silence, l'individu posté à l'intérieur tourna le verrou de la porte blindée. Craig la poussa, fit trois pas en avant puis ébouriffa les cheveux de l'adolescent qui se trouvait face à lui.

— Je t'en foutrais des mots de passe, grogna-t-il. Un de ces jours, je vais vraiment finir par t'en coller une.

Jake ne prit pas la menace au sérieux.

— N'oublie pas que je suis le fils du patron, ricana-t-il en précédant Craig dans un escalier tapissé de moquette élimée. Bientôt, si ça se trouve, tu devras m'appeler Monsieur.

— Tu es le *beau-fils* d'Hagar, rectifia Craig. Quand il en aura ras le bol de ta mère, il te jettera comme un vieux Kleenex.

Ils gravirent les marches menant au premier étage et entrèrent dans une vaste pièce aux fenêtres garnies de stores occultants. Sur la droite, deux longues tables et une compteuse de billets électronique. Sur la gauche, un salon constitué de deux canapés défoncés, d'une table basse et d'un immense écran LCD branché sur Sky Sports.

Âgés d'une cinquantaine d'années, les deux hommes qui s'y trouvaient saluèrent Craig d'un hochement de tête respectueux.

— Bon, qu'est-ce qu'on a ? demanda ce dernier.

— Trois cent seize mille livres, dit le plus grand des hommes en désignant un large coffre-fort. Billets triés et emballés sous vide par paquets de dix mille. L'autre coffre contient

deux cent douze mille livres. Et il y a dix-huit kilos de coke dans le sac de sport, sous la table basse.

— Vous vous foutez de ma gueule ? rugit Craig. Combien de fois faudra-t-il le répéter ? Pas de marchandise dans la salle de comptage ! Pourquoi personne ne m'a appelé ?

— Il y a eu un imprévu. Une urgence, si tu préfères. Hagar a dit que ça faisait beaucoup de matos et que c'était l'endroit le plus sûr pour le garder jusqu'à nouvel ordre.

Profondément contrarié, l'ancien boxeur observa quelques secondes de silence.

— On attend de la visite ? demanda-t-il.

— Non, rien de prévu.

Craig se tourna vers les deux hommes.

— OK, dans ce cas, vous pouvez aller retrouver vos bonnes femmes. Et surtout, pas un mot à qui que ce soit sur ce qu'il y a dans le sac de sport.

— Plusieurs revendeurs n'ont pas rempli leurs objectifs, dit l'un des individus en désignant un cahier posé sur la table basse. L'équipe d'Archway, comme d'habitude. Tout est noté dans le registre.

— Quelques coups de batte dans les genoux devraient les remotiver, dit Craig, que cette perspective semblait enchanter.

— Bim, bim ! lança Jake en mimant gaiement un tabassage en règle.

Craig accompagna les deux hommes jusqu'à la porte blindée, tourna les verrous derrière eux puis rejoignit la salle de comptage.

Il jeta sa veste sur un canapé puis considéra d'un œil sombre le sac de sport contenant les dix-huit kilos de cocaïne. Il avait toujours fait en sorte de ne pas être inquiété par la justice et n'était jamais allé en prison. Si les flics le trouvaient dans cette planque bourrée à craquer de drogue et d'argent sale, il prendrait au minimum dix ans fermes.

— Il y a un match de City sur Sky dans cinq minutes, lança Jake depuis la cuisine. J'ai fait des courses chez Sainsbury's. Je peux préparer des œufs au bacon ou réchauffer des hot-dogs au micro-ondes. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Il n'y a pas le feu, gamin. On a douze heures de garde devant nous. Pour le moment, il faut que j'aïlle au petit coin.

Il attrapa un exemplaire du *Sun* sur la table basse puis gravit les marches menant à la salle de bains du deuxième étage. Pris à la gorge par la puanteur émanant des toilettes, il se baissa pour ramasser une bouteille de détergent, constata qu'elle était vide puis la jeta rageusement dans la baignoire.

— Bande de dégueulasses ! grogna-t-il avant de baisser son pantalon et de s'asseoir sur la lunette.

— Tu as dit quelque chose ? demanda Jake depuis l'étage inférieur.

— Non, rien, laisse tomber, répondit Craig.

Puis, secouant la tête, il grogna dans sa barbe :

— Douze heures à passer en tête à tête avec ce petit con...

Il se tourna vers le panneau de surveillance vidéo, un dispositif qui équipait chaque pièce de la maison. Un écran LCD retransmettait le flux des huit caméras mobiles disséminées dans la salle de comptage, les escaliers, le rez-de-chaussée, le jardin et la porte donnant sur la rue. Un joystick permettait d'en contrôler le zoom et l'orientation.

Soudain, Craig entendit un frôlement discret dans son dos. Convaincu qu'il avait affaire à une souris ou à l'une des blattes de concours qui hantaient les lieux, il roula son journal, tourna la tête et eut la surprise de sa vie : une main gantée armée d'une seringue saillait d'un trou pratiqué dans le mur.

Avant qu'il n'ait pu faire un geste, l'aiguille s'enfonça entre ses omoplates, puis une forte dose de sédatif déferla dans ses veines. Il perdit aussitôt connaissance, le pantalon autour des chevilles. De l'autre côté du mur, une femme prénommée

Kirsten, le visage caché par un masque de hockey, commença alors à élargir l'ouverture en dégageant des morceaux de plâtre préalablement fragilisés à l'aide d'une disqueuse. En une minute, elle put se glisser à l'intérieur de la salle de bains. Elle étendit sa victime sur le carrelage, s'agenouilla à ses côtés puis posa deux doigts sur sa nuque. Fay, sa nièce de treize ans, s'introduisit à son tour dans la pièce.

— Il est en vie ? demanda-t-elle.

De taille comparable, Kirsten et Fay portaient la même tenue intégralement noire composée d'un masque de hockey, d'un jean, d'une polaire à capuche et de Converse All Stars. Leurs vêtements étaient maculés de poussière blanche.

— Il se réveillera dans quelques heures avec une sévère migraine et un paquet de questions, dit Kirsten. Suis-moi, et n'oublie pas les sacs.

Elle dégaina un pistolet automatique de son étui de ceinture et tira le verrou de la salle de bains.

— Si les choses tournent mal, contente-toi de courir aussi vite que possible, dit-elle. Même si je doute que Jake nous pose beaucoup de problèmes.

Elle poussa la porte, descendit prudemment les marches puis entra dans la cuisine arme au poing.

— À genoux ou je te fais sauter la tête, lança-t-elle à l'adresse du garçon.

— Ne... ne tirez pas, bredouilla Jake, saisi d'effroi.

Lorsque Fay rejoignit le premier étage, Kirsten avait déjà traîné Jake jusqu'à la salle de comptage et l'avait forcé à s'agenouiller devant l'un des coffres, les mains sur la tête.

— Tu sais comment on déverrouille ces coffres ? gronda-t-elle.

— Ils sont équipés de minuteurs, répondit le garçon. Pas moyen de les ouvrir avant dix heures du matin.

Kirsten éclata de rire.

— Tu es un petit comique, Jake. Figure-toi que nous avons piraté votre circuit de surveillance vidéo, et que je t'ai vu fouiller dans ce coffre à toute heure du jour et de la nuit.

À ces mots, Jake flancha. Pour enfoncer le clou, Fay sortit un étrange corset de caoutchouc de son sac à dos.

— Tu es déjà allé au Texas, Jake ? demanda Kirsten.

Sa victime secoua la tête.

— Dans cet État, la plupart des mecs sont de vraies armoires à glace. Rien à voir avec les crevettes dans ton genre. Cette camisole électrique vient tout droit du Département pénitentiaire fédéral. Là-bas, quand ils chopent un type de cent cinquante kilos complètement défoncé au crack, au lieu de se mettre à dix pour le maîtriser, ils lui collent ça sur le dos, histoire qu'il se tienne tranquille. Une pression sur la télécommande, et il se prend suffisamment de jus pour illuminer la ville de Dallas. Tu peux me croire, il se comporte comme un chaton.

— Combien de temps avant l'arrivée de l'équipe de jour ? demanda Fay, respectant à la lettre le scénario élaboré par sa tante.

— Onze heures et demie, annonça Kirsten. On a tout notre temps. Jake, je vais te passer la camisole. S'il te prend l'envie de jouer au con, je te ferai danser toute la nuit, OK ? Mais si tu es raisonnable, tu ouvriras les coffres.

— Je n'ai pas peur de vous, cracha le garçon. Ce ne sont pas deux gonzesses qui vont me...

Avant qu'il n'ait pu achever sa phrase, Fay brandit une matraque électrique et la posa sur sa nuque. Elle planta le talon de sa basket entre ses omoplates, saisit son bras puis lui infligea une douloureuse clé.

— Je te déconseille de le prendre sur ce ton, dit Kirsten.

— Arrêtez, gémit Jake.

— Tu vas faire ce qu'on te demande ? demanda Fay.

— OK, mais lâche mon bras, par pitié...

Dès qu'il fut libéré, Jake rampa sur la moquette puis, d'une main fébrile, déverrouilla les coffres. Ses ravisseuses commencèrent aussitôt à entasser les liasses sous plastique dans un grand sac en nylon.

— Cinq cent vingt-huit mille livres en cash, s'exclama Kirsten lorsqu'elles eurent tout raflé. Plus dix-huit kilos de coke, pour une valeur de huit cent mille livres.

— Un million trois, sourit Fay. Pas mal pour quelques minutes de boulot.

Enfin, Kirsten injecta à Jake une forte dose de sédatif, puis elles quittèrent la planque. Elles empruntèrent la Vauxhall Astra de Jake, l'abandonnèrent derrière la gare de St Pancras puis, s'étant débarrassées de leurs vêtements noirs, prirent un taxi jusqu'à leur appartement de St John's Wood.

2. Pour le plaisir

Ayant bouclé ses dix kilomètres de footing quotidien dans Regent's Park, Fay pressa le bouton de sa montre chronomètre : une minute de plus que son meilleur temps, mais une performance honorable, compte tenu du froid mordant et du stress éprouvé lors du braquage de la veille.

St John's Wood était l'un des quartiers les plus luxueux du centre de Londres. Les immeubles abritaient des financiers et des artistes fortunés. Les maisons individuelles, elles, étaient réservées aux grands chefs d'entreprise et aux stars du show-business. Dans ce petit paradis pour millionnaires, nul ne s'étonnait de voir une fille de treize ans fouler les allées du parc en pleine semaine, à l'heure où elle aurait dû se trouver au collège.

Après avoir fait halte dans une boulangerie pour acheter des croissants et du pain aux noix, elle rejoignit le luxueux appartement où elle vivait depuis deux mois en compagnie de sa tante.

— File sous la douche, dit Kirsten. Pendant ce temps-là, je vais te préparer un chocolat chaud. Ensuite, tu feras tes exercices de maths.

Fay ôta ses baskets, déposa ses achats sur le bar puis se dirigea vers la salle de bains. Elle se déshabilla, lança sa tenue de sport roulée en boule dans le panier à linge puis observa son reflet dans le miroir : cheveux noisette, yeux verts, pas un poil de graisse. Quelques bleus récoltés lors des entraînements

de kickboxing sous la houlette de sa tante marbraient sa peau blanche.

— Et n’y passe pas la journée ! lança cette dernière.

Fay tourna le verrou puis se glissa dans la cabine de douche, bien décidée à y rester aussi longtemps qu’il lui plairait.

Une dizaine de minutes plus tard, elle se sécha, passa un T-shirt et un pantalon de survêtement puis rejoignit Kirsten dans l’espace salon. Sur la grande table de verre, elle trouva des tranches de pain, du fromage et des morceaux de pomme. Puis, à côté d’un mug de chocolat fumant où flottaient des petits marshmallows multicolores, une pile de documents imprimés. En jetant un coup d’œil à la première feuille, Fay comprit qu’il s’agissait de brochures téléchargées sur les sites Internet de divers établissements scolaires.

— Qu’est-ce que tu as en tête ? demanda-t-elle, l’œil soupçonneux.

— On a eu de la chance, hier. On est tombées pile au bon moment pour rafler le fric et la marchandise, répondit Kirsten. On va blanchir le cash par la filière habituelle, et j’ai un contact à Manchester qui nous achètera la coke à bon prix. Quand l’opération sera terminée, nous pourrons enfin lever le pied.

— Où veux-tu en venir ?

— J’ai encore un ou deux braquages en préparation, mais tu n’y participeras pas.

Fay n’en croyait pas ses oreilles.

— Mais on a toujours travaillé ensemble depuis la mort de maman ! protesta-t-elle.

Kirsten désigna la pile de documents.

— Voici une sélection des meilleurs établissements privés du pays. Enfin, de ceux qui ont accepté de t’accueillir malgré les trous dans ton dossier scolaire...

— Les études à domicile me conviennent très bien, et tu n’es pas trop mal, comme prof. Qu’est-ce que j’irais faire dans un de ces bahuts pour gosses de riches ?

— Ma chérie, mon savoir est un peu limité. Certes, je connais la quantité de dynamite nécessaire pour faire sauter un coffre-fort, et je sais à qui m'adresser pour en acquérir. Mais bientôt, les programmes vont commencer à se corser, et je serai complètement larguée. Et puis tu ne peux pas passer tout ton temps avec ta vieille tante de trente-six ans. Tu dois fréquenter des gens de ton âge.

Fay s'empara de la première page de la pile et considéra d'un œil sombre une photo où posaient des élèves en uniforme.

— Maman m'envoyait à l'école, quand j'étais petite, dit-elle. Les autres enfants me tapaient sur les nerfs.

En vérité, elle n'avait suivi que quelques mois de scolarité classique. Même si elle refusait de l'admettre, l'idée de se trouver dans une salle de classe remplie d'inconnus la terrifiait.

— Je suis un animal solitaire, gronda-t-elle en reposant le document. Quand Maman est morte, tu as promis de t'occuper de moi, tu te souviens ?

— Et je respecte cette promesse à la lettre, dit-elle. Ta mère et moi, on a grandi dans des foyers d'accueil. Notre argent de poche, on le gagnait en travaillant pour des petits dealers de rue. On est progressivement montées en gamme, puis on a commencé à dépouiller les salles de comptage et les dépôts de marchandise. Aujourd'hui, j'ai deux millions en cash, une petite fortune qui ne servira pas à grand-chose si on nous jette en prison. C'est pour ça que j'ai décidé de me ranger.

— Et qu'est-ce que tu feras de tes journées ? demanda Fay. Je te vois mal faire les brocantes ou glander devant la télé.

Kirsten haussa les épaules.

— Je ne suis pas encore fixée. Je monterai peut-être une école de kickboxing ou un restaurant. J'apprendrai à parler japonais ou à jouer du banjo. Je pourrais même me mettre au golf, pour me la jouer retraitée.

- Telle que je te connais, tu crèveras d'ennui dans l'année.
- La chance finit toujours par tourner, Fay. Au mieux, les flics nous tomberont dessus et on terminera en taule. Au pire, un de nos braquages virera à la catastrophe, et on en bavera avant d'être exécutées.
- Comment tu dramatises...
- Ta mère se croyait immortelle, et Hagar a fini par l'avoir. Fay fit la moue puis brandit l'une des brochures.
- En tout cas, il n'est pas question que je m'habille comme ça ! Non mais tu les as regardées, ces filles en jupe plissée, avec leurs chaussettes relevées jusqu'aux genoux ?
- Si tu ne choisis pas un établissement, je le ferai pour toi, dit Kirsten.
- M'en fous. Je ferai exprès de rater les examens d'entrée.
- Dans ce cas, tu iras dans le public. Ma décision est prise, Fay. Que ça te plaise ou non, tu vas reprendre une scolarité normale.



Deux jours plus tard, Fay, vêtue d'un peignoir rose, était étendue sur son lit. Une heure durant, elle avait répété des enchaînements de kickboxing en compagnie de sa tante. Habituee à déménager tous les trois mois, tout ce qu'elle possédait tenait dans deux valises à roulettes. Elle ne prenait même plus la peine de ranger ses vêtements dans les placards mais les alignait en piles sur la moquette, au pied de son lit.

Kirsten frappa à la porte et entra avant qu'elle ne l'y ait autorisée.

- Habille-toi, on part à Manchester, lâcha-t-elle.
- Tout de suite ?
- Oui, les acheteurs sont prêts. Ils prendront seize kilos à quarante-cinq mille l'unité.
- Mais je croyais qu'on en avait piqué dix-huit...

— Oui, et tout le milieu est au courant. Mieux vaut éviter qu'on fasse le rapprochement. Je vais vendre seize kilos et garder le reste pour plus tard.

Tandis que Fay enfilait un jean et un T-shirt, Kirsten jeta un coup d'œil à la documentation étalée sur le bureau. Elle trouva de nombreuses annotations dans les marges : *uniforme pourri*, *trou paumé*, et même la mention *beau gosse* tracée au feutre rouge sur la photo d'un garçon.

— Mes quatre écoles préférées sont sur le dessus de la pile, dit Fay.

— Tu as choisi des écoles mixtes, à ce que je vois, sourit Kirsten.

— S'il faut absolument que j'aille en cours, ça me fera une petite consolation.

— Je suis ravie que tu aies trouvé une motivation.

— Alors, quand reprendrai-je les cours ?

— Après les vacances de Noël, le temps de régler les problèmes d'inscription.

Fay manqua de s'étrangler.

— Dans trois semaines ? Mais je croyais qu'on parlait de la rentrée de septembre !

— Tu as perdu bien assez de temps comme ça. Tu dois te réadapter au plus vite à la vie scolaire.

— Et si j'obtiens de bons résultats, on pourra se faire un petit braquage pendant les vacances d'été ?

Kirsten éclata de rire.

— Fay, des fois, tu me fous la trouille.

— Ah bon, pourquoi ?

— Moi, je dépouille des trafiquants pour le fric. Toi, tu es exactement comme ta mère : tu les braques pour le plaisir.

3. Manchester

Kirsten conduisait un break gris métallisé loué avec un permis de conduire et une carte bancaire au nom de Tamara Cole. Installée sur la banquette arrière, Fay lisait le récit d'un tour du monde en bateau rédigé par un célèbre navigateur. Elle rêvait de vivre une expérience comparable, de se trouver seule face aux éléments, au beau milieu de l'océan.

— J'aimerais bien prendre des cours de voile, annonça-t-elle tandis que le véhicule doublait un bus de retraités.

— Si tu obtiens de bons résultats scolaires, je verrai ce que je peux faire.

Fay esquissa un sourire puis se replongea dans sa lecture.

Après deux heures et demie de route, Kirsten se gara à proximité du Belfont, l'un des hôtels les plus chics de Manchester. À l'entrée de l'établissement, malgré l'insistance du bagagiste, elle refusa de se séparer de la valise à roulettes qui contenait les seize kilos de cocaïne.

Après avoir franchi la porte à tambour, Fay et sa tante découvrirent un hall tapissé de marbre, aux lumières si tamisées qu'on n'y voyait pas à cinq mètres. Kirsten étudia un panneau d'orientation.

— J'ai rendez-vous au salon Windermere, au neuvième étage, dit-elle. Toi, tu vas patienter ici. Mes clients vont contrôler la qualité de la marchandise. Ça devrait prendre une bonne quarantaine de minutes.

La mine boudeuse, Fay se tourna vers la porte d'entrée et désigna l'enseigne d'un café Starbucks, de l'autre côté de la rue.

— Je m'offrirais bien un truc à boire.

Kirsten hocha la tête.

— Bon d'accord, mais ne va pas plus loin. Quand j'en aurai terminé, on ira déjeuner puis on fera les boutiques.

Fay n'était pas une fan de shopping, mais elle avait besoin d'une nouvelle paire de chaussures de course, et elle était impatiente de se procurer d'autres ouvrages sur la navigation à voile.

Tandis que Kirsten attendait l'ascenseur, Fay quitta l'hôtel, traversa la rue et poussa la porte du Starbucks. Elle commanda un chocolat chaud avec supplément crème fouettée puis, estimant que les fauteuils du café étaient plus confortables que les chaises design du Belfont, elle s'installa à proximité du comptoir. Elle ouvrit le sac de toile qu'elle portait en bandoulière, en sortit son livre puis reprit sa lecture.

Mais la situation ne favorisait pas la concentration : Kirsten se trouvait au neuvième étage de l'hôtel, en compagnie de criminels avec lesquels elle n'avait jusqu'alors jamais eu affaire, en train de boucler un deal à sept cent mille livres.

Une femme se présenta au comptoir et heurta accidentellement l'une des jambes de Fay. Au lieu de présenter des excuses, l'inconnue lui lança un regard noir.

— Vous ne pouvez pas regarder où vous mettez les pieds ? gronda cette dernière avec un accent typiquement londonien.

— Eh, c'est vous qui m'avez bousculée ! répliqua Fay.

La femme s'empara d'un plateau en carton contenant six cafés, lui tourna le dos puis se dirigea vers la porte. Alors, Fay remarqua sa taille un peu large et ses chaussures plates aux semelles épaisses, qui ne convenaient pas à son tailleur de femme d'affaires. Elle avala une gorgée de chocolat et se demanda si elle n'était pas en train de sombrer dans la paranoïa.

Mais à l'évidence, cette femme portait des chaussures taillées pour l'action.

À en juger par son tour de taille, sa veste dissimulait sans doute des menottes, une matraque, peut-être une arme à feu.

Elle avait acheté six cafés. Cet indice permettait d'évaluer le nombre de collègues qui l'accompagnaient.

Mais ces observations ne constituaient pas une preuve formelle, rien qui justifie qu'elle alerte Kirsten. Elle termina son chocolat d'un trait au risque de se brûler la langue, rangea son livre et quitta le Starbucks.

Sur le trottoir d'en face, la femme se dirigeait vers la porte à tambour du Belfont. Un coup de vent souleva sa veste, et Fay vit briller une paire de menottes. Aussitôt, elle brandit son mobile et composa le numéro de sa tante.

— Décroche, décroche, murmura-t-elle en traversant à son tour.

Elle fit halte devant la façade de l'hôtel et scruta vainement la pénombre du hall d'accueil. Puis elle entendit un déclic.

— *Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur de Tamara Cole. Je ne suis pas disponible pour le moment, mais vous pouvez me laisser un message après le signal sonore.*

Fay lâcha un grognement de frustration.

— Je viens de voir un flic en civil entrer dans l'hôtel. Et il doit y en avoir au moins cinq autres. Laisse tomber ce que tu es en train de faire et taille-toi en vitesse.

Elle mit fin à la communication, poussa la porte à tambour, déboula dans le hall et vit les portes de l'ascenseur se refermer sur la femme policier. Elle enfonça à son tour le bouton d'appel puis patienta en composant un SMS.

FLICS PARTOUT. FOUS LE CAMP.

Quelques secondes plus tard, Fay entra dans la cabine. Elle envisagea de faire halte au huitième étage et de poursuivre son ascension par l'escalier, mais son temps était compté.

Les portes s'ouvrirent sur un large couloir desservant des salles de conférences aux noms ronflants. Fay fit un pas à l'extérieur et vit plusieurs flics armés devant la porte du salon Windermere. L'air était trouble, comme chargé de soufre et de cocaïne en suspension. Trois hommes étaient couchés face contre terre, les mains menottées dans le dos. Un quatrième, plaqué contre un mur, faisait l'objet d'une fouille en règle.

Le téléphone de Fay émit un signal sonore. Un message de Kirsten.

NE MONTE PAS.

— Comment avez-vous pu la laisser partir ? hurla l'un des policiers. Que tout le monde se lance à sa recherche !

Fay recula dans la cabine, sélectionna le rez-de-chaussée puis enfonça le bouton de fermeture manuelle des portes. Lorsqu'elle eut rejoint le rez-de-chaussée, elle composa un nouveau message.

T OU ?

Dans le hall d'accueil, tout était calme. Fay prit une profonde inspiration puis marcha d'un pas calme vers la sortie. À l'instant où elle s'engageait dans la porte à tambour, deux policiers en uniforme pénétrèrent dans l'établissement.

Fay ne connaissait pas Manchester. Pour l'heure, elle devait s'éloigner au plus vite du Belfont. Ensuite, elle réfléchirait à un moyen d'aider Kirsten, pourvu qu'elle ait réussi à échapper à la police.

Son mobile vibra de nouveau dans sa poche. Encore un message de sa tante.

ÉTEINS TON PORTABLE OU LES FLICS VONT TE REPÉRER.

Au même instant, Fay vit deux agents en civil courir dans sa direction.

— Reste où tu es, petite ! cria l'un d'eux. Nous voulons juste te poser quelques questions.

— Allez vous faire foutre, répliqua Fay avant de tourner les talons et de se mettre à courir.

À peine se fut-elle élancée qu'elle heurta le fauteuil roulant d'une octogénaire. Elle recouvra l'équilibre d'extrême justesse, piqua un sprint sur une cinquantaine de mètres, s'engagea dans une rue commerçante aux trottoirs bondés, sauta sur la chaussée puis détala le long des rails du tramway.

Lorsqu'elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, elle constata que l'un de ses poursuivants était largement distancé et que son collègue avait purement et simplement disparu de son champ de vision. Alors, le conducteur d'un tram qui se dirigeait droit dans sa direction actionna son avertisseur.

Fay bondit sur le trottoir et tituba maladroitement parmi les promeneurs.

— Attrapez-la ! lança le policier.

Fay renversa une femme qui s'étala dans un enchevêtrement de sacs Marks & Spencer. Un bruit de vaisselle cassée se fit entendre.

— Oh, je suis désolée, haleta-t-elle.

Hors d'elle, sa victime lâcha une bordée d'injures.

— Ceinturez-la, cria le policier, tandis que la foule s'ouvrait sur son passage.

Un individu saisit Fay par la taille, mais cette dernière le força à lâcher prise d'un solide coup de coude dans les côtes. Ayant repris sa course folle, elle préféra quitter la rue et rejoindre une place moins fréquentée au centre de laquelle trônait le sapin de Noël municipal.

Elle se retourna et chercha vainement le policier du regard. Si elle était soulagée de l'avoir semée, elle ne s'en trouvait pas

moins dans une ville inconnue, et elle ignorait ce qui était arrivé à sa tante. Parvenue à l'autre extrémité de la place, elle ralentit l'allure et se contenta de marcher d'un pas vif. Elle glissa une main dans son sac et en tira son mobile. Aucun message. Elle obliqua vers une ruelle défraîchie bordée de salons de coiffure bon marché, de vendeurs de kebabs et de boutiques proposant des téléphones mobiles d'occasion. Alors, elle vit une femme en uniforme de la police locale accourir dans sa direction. Elle fit demi-tour et vit le flic qu'elle croyait avoir distancé approcher en sens inverse.

— Tiens-toi tranquille, et je ne te ferai aucun mal, dit la femme en brandissant une matraque télescopique.

Fay sortit un canif de son sac et sprinta dans sa direction. Elle para une attaque puis adressa un coup de pied rétro à son adversaire. Le gilet de protection de la jeune femme amortit la charge, mais elle tituba en arrière et heurta le volet métallique d'un restaurant indien.

L'homme se jeta littéralement sur le bras droit de Fay afin de la désarmer, mais elle fit un pas en arrière, si bien qu'il fut emporté par son élan et bascula en avant. Alors, elle porta son attaque.

La pointe du couteau frôla la gorge du policier puis traça un sillon sanglant dans sa joue droite. Tandis qu'il titubait en crachant du sang, Fay prit ses jambes à son cou.

Elle avait blessé gravement un membre des forces de l'ordre, et sa tante, selon toute vraisemblance, avait été arrêtée. Depuis que sa mère avait été retrouvée sans vie, torturée à mort par les dealers qu'elle avait cru posséder, elle n'avait pas connu une situation aussi critique.

Désormais, ses jambes constituaient son ultime chance de salut.